Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 6 (2007)

Artikel: Scies, caisses, parquets et meubles : le bois à La Tour-de-Trême
Autor: Rime, François
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1048122

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Né en 1977 à La Tour-de-Trême, **François Rime** a suivi des études de géographie, histoire moderne et contemporaine, géologie et sciences politiques à l'Université de Fribourg. Dans son travail de diplôme, il s'est intéressé aux rapports entre l'espace et le sacré dans le canton de Fribourg. Il a publié en 2005 avec son frère Jacques un ouvrage consacré à Notre-Dame des Marches. Il enseigne à l'Ecole professionnelle et au Collège du Sud, à Bulle.

Scies, caisses, parquets et meubles

Le bois à La Tour-de-Trême

Présent dans les vastes forêts qui recouvrent une partie de l'ex-commune, débité par les scieries du village, transformé en caisses, parquets ou meubles: le bois était roi au XIXe siècle et au début du XXe à La Tour-de-Trême. L'économie du bois avait besoin de la force motrice de l'eau: les entreprises étaient implantées le long du canal des Usiniers, véritable artère industrielle du village.

Avant même d'être déviée dans le canal, l'eau de la Trême faisait déjà tourner une roue, depuis 1835, très en amont du village, celle de la scierie des Villius, sur une parcelle appartenant à la commune[1]. Le canal des Usiniers de La Tour-de-Trême (également appelé ruisseau des Granges)[2], ne doit pas être confondu avec celui de Bulle. Il prenait naissance du côté droit de la Trême, près de la clairière de l'Ecluse où le captage existe toujours[3]. A la sortie de la forêt, il rencontrait la grande roue du moulin de la Trême, qui fit tourner une meule, mais également une scie. On en trouve mention en 1855. La Société Page et Cie demanda en effet cette année-là la permission de remplacer le moulin à tan sur la Trême par deux moulins «pour scier les douves de tonneaux et fabriquer la chaux hydraulique»[4]. En 1860, la Direction des travaux publics autorisa la Société Pasquier, Jeandin et Cie à acquérir les concessions d'eau suivantes: «L'eau qui descend de la Trême, en aval du barrage établi pour le canal de La Tour, à prendre en amont et en aval du pont existant sur la route de Bulle à La Part-Dieu» ainsi que «l'eau qui rentre dans le lit de la Trême en aval du moulin de ce nom, après le partage fait dans le canal de la Tour des eaux destinées aux usines de ce dernier endroit et à celle de Bulle»[5]. Au cours du XIXe siècle, la scierie évoluera, notamment par la construction d'une «scierie à vapeur» pour laquelle deux concessions d'eau sont accordées en 1860[6].

1 Archives de l'Etat de Fribourg (ci-après AEF), *Registre des arrêtés du Conseil d'Etat* (ci-après CE) III 9, 20 octobre 1835, p. 660. L'exploitant de la scierie était J.-J. Sterroz.

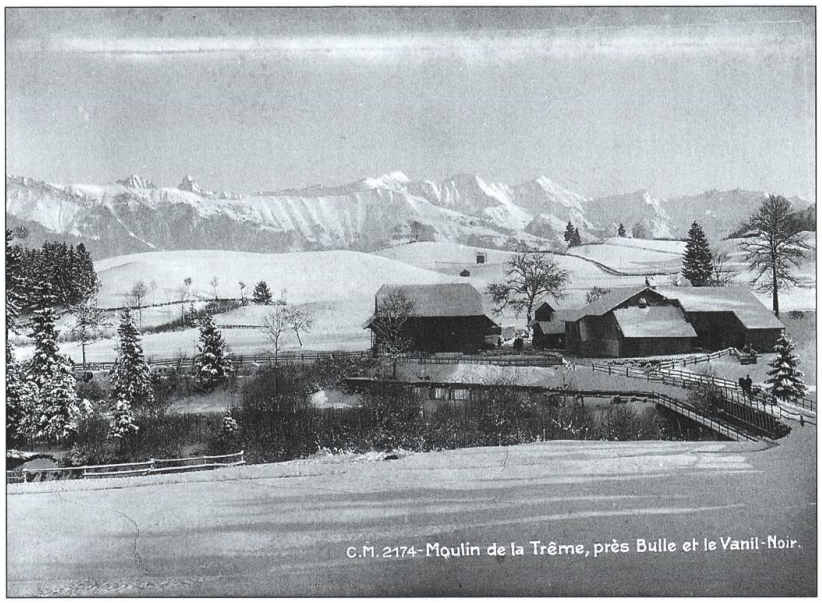
2 Encore présent sur un plan datant des années 1950, le canal a progressivement disparu. Il n'est plus visible qu'entre le hameau des Granges et le centre du village.

3 BRÜLHART Daniel et GERLACH Kolja: *Un nouveau pôle d'activités publiques pour Bulle: requalification du site des anciennes scieries Nestlé à La Tour-de-Trême*, énoncé théorique pour le diplôme d'architecture, Lausanne, EPFL, 2006, p. 87.

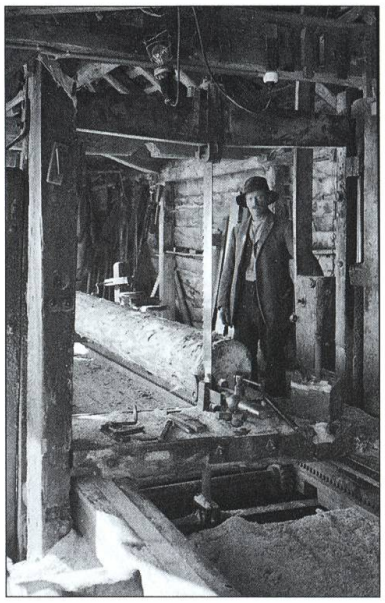
4 AEF, CE III 15, 20 octobre 1855, pp. 80-81.

5 AEF, *Manual du Conseil d'Etat*, 1860, p.182 et CE, 1855-1860, n° 62, p. 491.

6 AEF, CE III 15, 23 mars 1860, pp. 491-492.



Le moulin de la Trême avant 1921: l'un des nombreux établissements profitant de la force hydraulique du canal des Usiniers.
© Charles Morel Musée gruérien



La scierie du moulin de la Trême en 1935.
© Photo Glasson Musée gruérien

Quittant les parages de la Trême à la hauteur des Granges, le ruisseau servait de force motrice à trois scieries implantées dans ce hameau autrefois isolé du village. Une des scieries fonctionnait d'ailleurs encore à la force hydraulique en 1947[7]. Le cours d'eau filait ensuite vers le village en passant par un grand complexe industriel, aujourd'hui en partie abandonné, celui de l'ancienne caisserie de Nestlé.

La caisserie Nestlé

En 1906, la société Nestlé and Anglo-Swiss Condensed Milk Company acquit la scierie Peyraud et Genoud, qui faisait du commerce de bois en gros et produisait notamment des lames de sapin[8]. La scierie, dite «sur le Moulin» et mentionnée en 1856, était auparavant propriété de Tourte, Körber et Cie, propriétaires également de la parqueterie sise au sud du village. C'est le 30 octobre 1885 que la scierie fut acquise par Auguste Peyraud, négociant à Bulle, et Louis Genoud. Ils s'engagèrent, en faveur des frères Binz, à ne pas fabriquer de parquets dans leur usine[9]. Le rachat par Nestlé fit suite à un mariage d'une des filles de la famille Peyraud avec un des membres de la famille Cailler. Auguste Peyraud fut nommé directeur de l'usine en 1907. Comme de nombreuses entreprises de la région, la nouvelle entité fabriquait des caisses destinées aux condenseries de la firme Nestlé. Un grand hangar abritait les planches[10]. En

7 BRÜLHART Daniel et GERLACH Kolja: *op. cit.*, p. 87.

8 AEF, CE III 35, 1er juin 1897, pp. 719-721.

9 BRÜLHART Daniel et GERLACH Kolja: *op. cit.*, p. 87.

10 BORCARD, Patrice: «Réflexions autour de l'usine», in *La Gruyère*, 13 mai 2006.

novembre 1907, Nestlé fit installer une locomobile, machine à vapeur de 120 chevaux, qui nécessita la construction d'une première cheminée. L'activité était très soutenue: chaque jour, douze wagons de caisses quittaient La Tour. Le bois provenait notamment de parcelles achetées par Nestlé dans la région de Château-d'Œx et de Rougemont. Dans la nuit du 19 au 20 février 1912, un incendie ravagea l'usine; seuls la centrale énergétique, la machine à vapeur, les stocks de bois et le hangar furent épargnés[11].

Les bâtiments furent rapidement reconstruits et agrandis. La scierie, sur des plans de Louis Waeber, devint un grand hall à cinq travées recouvert d'une charpente à deux pans. Les sciures et poussières étaient aspirées continuellement vers un local de récupération. On adjoignit une seconde locomobile (et donc une seconde cheminée) et on transforma les bâtiments annexes, les reliant par un système de petits chariots sur rails. La caisserie fut déplacée sur le site de «La Casa» à 220 mètres à l'ouest de la scierie. Un système de récupération de la sciure semblable à celui de la scierie y fut installé[12].

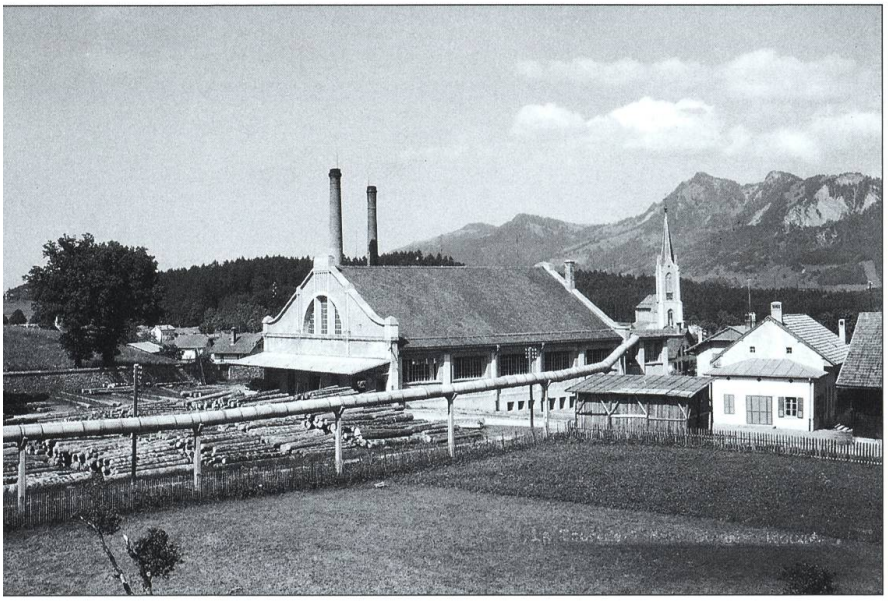
En 1912, l'entreprise employait 77 ouvriers[13]. La guerre provoqua cependant un net recul de la production, notamment en 1917. Ainsi, le préfet de la Gruyère signala-t-il que «la fabrication des caisses a fortement diminué, conséquence de la limitation de l'exportation des laits condensés, chocolats, etc.» Le manque de lait a été aussi la cause indirecte de la diminution de la production, ce qui eut pour conséquence le licenciement d'une cinquantaine d'ouvriers à l'entrée de l'hiver. Le préfet

La Tour-de-Trême, vue depuis la scierie Peyraud et Genoud, vers 1900.
© Charles Morel Musée gruérien

11 BRÜLHART Daniel et GERLACH Kolja: *op. cit*, p. 89.

12 Ibid., pp. 95-97.

13 AEF, *Rapport administratif du préfet de la Gruyère*, 1912, p. 74.



Après 1912, la scierie Nestlé fut reconstruite en un important bâtiment, à la pointe de la technologie de l'époque.
© Photo Glasson Musée gruérien

nota cependant: «Heureusement que la main-d'œuvre étant rare et chère dans la contrée, ces ouvriers ont pu facilement trouver ailleurs leur gagne-pain.»[14]

Si, durant les années 1920, la production battait à nouveau son plein, la crise des années 1930 se fit durement sentir, notamment «par suite de l'impossibilité toujours plus marquée pour les condenseries d'exporter leurs produits»: à la mi-avril 1932, on licencia près de la moitié du personnel de la scierie et, pour les 22 ouvriers restants, le temps de travail se réduisit à 40, puis à 28 heures[15]. La même année, la scierie fermait (la caisserie continua son activité de manière réduite jusqu'en 1947), pour laisser la place, en 1949 seulement, à la Société électrothermique qui produisit des plaques et des récipients en verre de silice pour la société française Prosilis, détentrice de brevets exploités par la société Quartz et Silice de Paris, qui souhaitait étendre son marché notamment vers les pays de l'Est[16]. Le site connut de nombreuses modifications, dont la plus visible fut le remplacement du toit à deux pans par une toiture de cinq sheds, suite à l'élévation d'un étage de l'usine en 1968.

En 1988, la société Saint-Gobain arrêta la production de verre de silice. En 2007, toujours propriétaire du site, elle en utilise une petite partie comme succursale et dix ouvriers y sont encore employés. La plus grande partie des bâtiments est louée à des sociétés commerciales, des artisans et des artistes, On y trouve aussi des locaux de gymnastique, de danse et de grimpe.

14 AEF, *Rapport administratif du préfet de la Gruyère*, 1917, pp. 60-61 et pp. 64-65.

15 AEF, *Rapport administratif du préfet de la Gruyère*, 1932, p. 57.

16 BRÜLHART Daniel et GERLACH Kolja: *op. cit.*, pp. 97-101.

Quant à la caisserie, devenue entre-temps arsenal, elle est aujourd'hui presque totalement inutilisée. En 2006, un projet de deux étudiants en architecture de l'EPFL proposait de réhabiliter les deux anciens pôles de l'usine Nestlé en complexe culturel et social[17].

Vers le sud, une zone d'intenses activités

Entre le rocher de la tour et l'église construite en 1876, le canal des Usiniers traversait le centre du village en partie à ciel ouvert, non loin de l'ancien local des pompes, ce qui démontre l'importance de ce ruisseau dans la lutte contre le feu: le responsable des pompiers devait d'ailleurs s'assurer de la suffisance de son débit. Le cours d'eau gagnait le sud du village par la rue du Donjon. Il procurait la force motrice à un atelier mécanique, celui de Jean Stämpfli, qui fut construit peut-être à l'emplacement d'une ancienne scierie. Puis, dans une zone aujourd'hui résidentielle, dont le chemin de la Scie rappelle l'ancienne affectation, on trouvait une scierie fort ancienne, car on en fait mention déjà en 1859. A cette date, l'Etat de Fribourg donne la permission à F. Sciobert (vraisemblablement Félix Sciobéret, le père du poète Pierre Sciobéret) «d'établir un moulin à farine et une scierie à un rouage sur la Trême aux Auges»[18]. Cet établissement fut ensuite connu sous le nom de «scierie Rime».

17 BRÜLHART Daniel et GERLACH Kolja: *op. cit.*

18 AEF, CE III 15, 27 décembre 1859, pp. 460-461.

Règlement de travail de la Scierie de Nestlé and Anglo-Swiss Condensed Milk Company à Vevey et Cham (1907)

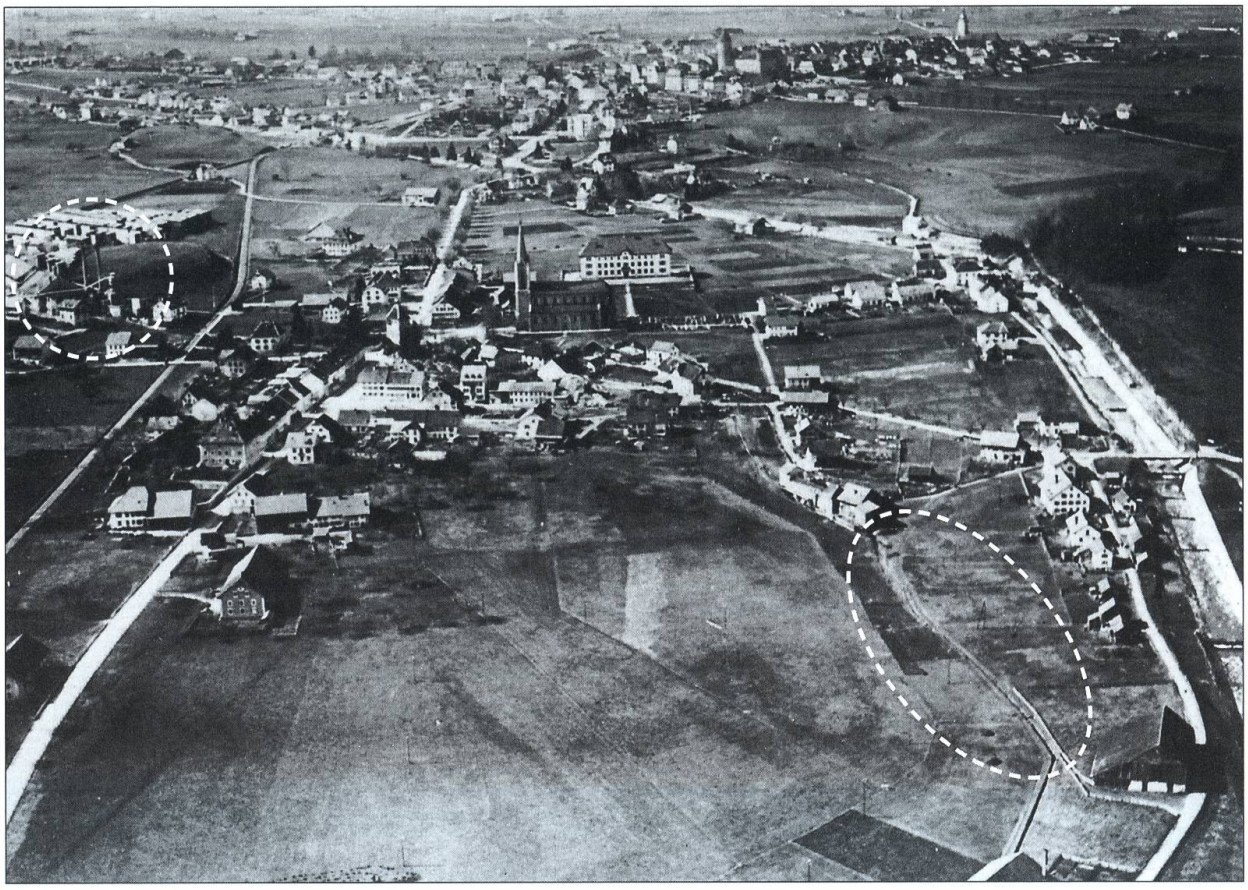
Art. 2: La durée de travail régulier d'une journée est de 10 heures, soit de 7 heures du matin à midi et de 1 heure à 6 heures du soir, sans arrêt. La veille des dimanches et jours fériés, le travail, y compris les soins de nettoyage, cesse à 5 heures du soir. Ces jours-là, la journée de travail ne dépassera pas 9 heures

Art. 3: L'horloge de l'église du village de La Tour-de-Trême fait règle pour les heures. Le sifflet de la machine à vapeur indique le commencement et la fin du travail. Chaque ouvrier doit se conformer strictement à ce signal. [...]

Art. 14: Fumer dans l'intérieur des bâtiments et hangar est formellement interdit, comme aussi l'apport des boissons alcooliques. [...]

Art. 21: [...] L'apport de repas intermédiaires, à 10 heures et à 4 heures, est absolument interdit.

AEF, CE III 36, 15 janvier 1907, pp. 527-531.



Vue aérienne de La Tour-de-Trême, après 1912: on y distingue les cheminées de la scierie Nestlé ainsi que la scierie Rime, de laquelle on voit sortir l'étroit canal des Usiniers.
© Photo Glasson Musée gruérien

Le cours d'eau gagnait ensuite la parqueterie Binz, une des plus importantes entreprises du bois de La Tour-de-Trême. Le poète Auguste Majeux y fait même allusion en 1856 dans ses *Souvenirs de la Gruyère*: «Cet établissement, heureux rival de ceux de l'Oberland bernois, mérite bien l'honneur d'une visite, ainsi que les charmantes mosaïques et les nombreux ouvrages en bois que l'on y fabrique.»[19]

L'usine fut fondée en 1846[20] par Henri Frey, Louis Leyvraz et Théophile Koerber. Les Archives de Bulle conservent un contrat de société de 1854 entre ces trois entrepreneurs et Edouard Körber. L'entreprise prend le nom de Leyvraz et Cie et profite de s'agrandir par le rachat de l'ancienne scierie de Pierre Bastard au Closalet[21]. L'année suivante, le Conseil d'Etat «autorise la Société de parqueterie [...] à construire un bâtiment pour scie cyclindrique avec une grande roue hydraulique, sur un terrain qu'elle possède [...], en amont de son établissement actuel et de se servir de l'eau du canal qui alimente son ancienne usine pour mettre en mouvement le nouveau rouage»[22]: il s'agit probablement ici de la scierie qui deviendra en 1906 celle de Nestlé. Un nouveau propriétaire, Eugène de Büren, de Berne,

19 Cité par DUPASQUIER, Eugène: *La Tour-de-Trême: historique*, Bulle, Imprimerie commerciale S.A., 1959, pp. 17-18.

20 La plupart des informations sur la parqueterie proviennent d'un riche entretien avec M. Paul-Henry Binz (fils de M. Eric Binz, le dernier propriétaire de l'usine) mené le 3 août 2007. Mes remerciements pour ces précieuses informations.

21 AEF, CE III 15, n° 62, 29 octobre 1855, pp. 80-81 et Archives de la ville de Bulle, Musée gruérien, *Contrat de société du 26 septembre 1854*, minute n° 2, f° 916, répertoire de 1899. Merci à Denis Buchs pour ce document.

22 AEF, CE III 15, 9 juin 1856, p. 132.

apparaît en 1878, dans un règlement de travail concernant l'usine[23]. Gottfried et Jacob Binz, originaires de Kirchberg, près de Berne, acquièrent l'usine en 1890.

L'installation de cette famille bernoise en Gruyère fait écho à celle de nombreuses autres qui ont racheté des terres ou fondé des entreprises dans la région. L'érection du temple de Bulle en 1892 témoigne de l'importance de la population alémanique, les offices étant célébrés majoritairement en allemand. La famille Binz a d'ailleurs contribué au développement de la communauté germanophone par la création d'une école, non loin de l'usine.

Après avoir travaillé pour la scierie Peyraud (future caisserie Nestlé), Gottfried Binz acquit donc la parqueterie en 1890. Son fils Eric avait travaillé à New York et Chicago dans le domaine du bois. Son père lui confia l'entreprise en 1926, conjointement avec son frère Gottfried (dit Frédy). La maison Binz développa aussi ses activités à Bulle, dans l'usine située à la rue des Remparts. La production y était importante jusqu'à l'incendie qui détruisit le bâtiment le 31 août 1943.

La production de parquets était relativement fluctuante, soumise aux aléas de la construction et du prix du bois. Avant et durant la Première Guerre mondiale, le marché était assez limité et occupé par d'autres entreprises. Ainsi, le préfet de la Gruyère notait-il en 1912: «La parqueterie Binz, à La Tour-de-Trême, occupe 40 ouvriers. Elle a vu surgir dans le courant de l'année une forte concurrence par la création de la Parqueterie de la Gruyère à Neirivue qui occupe déjà 25 ouvriers.»[24] Cette dernière ne semble d'ailleurs pas avoir survécu à la crise consécutive au conflit mondial. La parqueterie Binz vécut également des jours difficiles: «Déjà au commencement de l'année [1914], on était partout obligé de restreindre la fabrication, vu que les peu nombreuses constructions en cours ne permettaient pas de travailler comme en temps ordinaire, si l'on ne voulait pas faire accroître les stocks de marchandises dans une proportion démesurée. [...] Le bois de construction ne trouvait plus d'amateur, non seulement à cause que les nouvelles constructions étaient très rares, mais aussi ensuite de la manière de construire par les systèmes de béton armé, qui font diminuer dans chaque édifice beaucoup de cubes de bois de construction employé, en le réduisant presque uniquement à la toiture.»[25] Le parquet se vit concurrencé par des nouvelles matières: linoléum, planchers suédois, xylolithe, éternit, etc. Et même si «toutes ces matières ne peuvent pas remplacer complètement le plancher en bois, qui restera toujours plus

23 AEF, CE III 34, 15 octobre 1878, pp. 70-74.

24 AEF, *Rapport administratif du préfet de la Gruyère*, 1912, p. 74.

25 AEF, *Rapport administratif du préfet de la Gruyère*, 1914, pp. 72-73.

chaud et plus propre en produisant moins de poussière, cette concurrence enlève tout de même bon nombre de fournitures dans une époque où la marche de la construction souffre déjà pour d'autres motifs»[26]. Un an plus tard, le préfet était toujours aussi pessimiste: «La vente des produits a toujours été restreinte, elle a même plutôt diminué, car l'année précédente il y avait encore des constructions à terminer qui avaient été commencées avant la guerre, tandis que depuis cet événement il n'y a eu pour ainsi dire point de nouvelles constructions. La demande de parquets par l'étranger a aussi été complètement arrêtée, il n'y a guère de changement à espérer de ce côté-là. [...] En résumé, il n'y a que des facteurs défavorables à signaler pour le marché de cette industrie dans l'année écoulée, et les perspectives pour celle que nous avons commencée sont loin d'être meilleures.»[27] Cette situation contraste d'ailleurs fortement avec l'essor du bois de sapin, suite à «la forte demande de planches et autres articles dans ce bois par la France et l'Italie»[28]. Les prix atteignaient 85 à 90 francs le mètre cube en 1917. «Cela paraît exorbitant et dangereux», s'inquiétait le préfet[29]. La parqueterie a donc fortement souffert de la crise de la construction et de l'augmentation du prix du bois. Durant ces périodes difficiles, elle s'est tournée vers d'autres produits en bois tels que des caisses et des planches, une production qui continuera même avec l'amélioration de situation économique: l'usine fournira en effet des caisses pour les entreprises Cardinal, Guigoz et pour l'armée.

Les années 1930-1950 marquèrent l'apogée de la production. Selon Paul-Henry Binz, jusqu'à 120 personnes ont travaillé sur le site. Les parquets étaient posés dans toute la Suisse romande, de

26 *Ibid.*

27 AEF, *Rapport administratif du préfet de la Gruyère*, 1915, pp. 83-84.

28 *Ibid.*

29 AEF, *Rapport administratif du préfet de la Gruyère*, 1917, pp. 83-84.

Règlement de travail de la Parqueterie Eugène de Büren (1878)

Art. 3: Les heures de travail sont: pendant les mois de juin, juillet et août, 11 heures par jour, de 5 à 7 h et de 8 à 12 h du matin. De 1 à 6 h de l'après-midi [...]. Pendant les mois de mars, avril et mai, septembre et octobre, 11 heures par jour de 6 à 12 h du matin de 1 à 6 h de l'après-midi, travaux préparatoires 1 heure non obligatoire de 6 à 7 h du soir. Du 1er novembre au 1er mars 9 heures de travail avec 3/4 de la paye et une de repas au milieu de la journée. [...] Les veilles de dimanche et de jour de fête il n'y aura que 10 heures de travail.
Art. 4: Celui qui sera de 10 minutes en retard payera une amende de 10 centimes. Si le temps perdu dépasse un quart d'heure, on fera une déduction de la paye en proportion du temps perdu.
AEF, CE III 34, 15 octobre 1878, pp. 70-74.

Couverture d'un catalogue publicitaire de la parqueterie Binz, vers 1930. Coll. Musée gruérien

Genève à Lausanne en passant par le canton de Fribourg. La seule autre parqueterie romande se trouvait à Aigle et s'occupait principalement du marché valaisan. Les bois, qui venaient pour la plupart de la région (hormis quelques arbres achetés en Autriche et en France), étaient découpés et traités à la parqueterie, mais installés directement à leur emplacement définitif, selon la technique du parquet massif, par des ouvriers de l'usine ou par des sous-traitants, notamment à Lausanne et à Genève. Ces deux dernières villes étaient particulièrement intéressantes de par leur parc immobilier en plein essor: des représentants de la parqueterie Binz prenaient contact avec les architectes afin de planifier les travaux. Le parquet massif était généralement installé dans les pièces les plus importantes, alors qu'on utilisait du linoléum, moins cher, pour les chambres moins «prestigieuses».

Aujourd'hui encore, on peut observer les réalisations des ateliers Binz notamment aux châteaux de Bulle et de Vuippens ainsi que dans la bibliothèque et le réfectoire de la chartreuse de la Valsainte. Avec l'essor des revêtements alternatifs, mais surtout des parquets collés, le parquet massif est devenu moins compétitif, ce qui explique la diminution de la production. La parqueterie ferma en 1964, faute de repreneur.

Le Closalet et le Transval, aux portes de Gruyères

Après avoir fait fonctionner les machines de la parqueterie, le canal des Usiniers poursuivait sa route vers une scierie, qui est l'une des premières mentionnées dans les Archives de l'Etat. En effet, c'est en 1827 que A. Dafflon obtint la permission

d'établir une scierie au Riau-du-Clausalet *(sic)*[30]. En 1855, le Conseil d'Etat autorisa Pierre Bastard à établir une scierie au même lieu-dit Au Closalet et à y adjoindre sa machine à égrener faisant partie de son ancien établissement vendu à la fabrique de parqueterie Leyvraz et Cie. Le message indique bien que «cette concession est faite sous les réserves que le concessionnaire ou ses ayants droit ne pourront retenir pendant certain temps les eaux qu'ils utiliseront, ni les détourner de leur cours sans entente avec les usiniers inférieurs»[31], preuve de l'importance de ce cours d'eau et surtout de la présence d'usines en aval de la scierie mentionnée, qui eut aussi pour propriétaires, entres autres, les Frères Gremion et Gervais Levrat.

La dernière entreprise que rencontrait le canal des Usiniers est, à notre connaissance, la fabrique de meubles Schueler[32]. Située au lieu-dit le Transval, l'usine appartenait auparavant aux frères Samuel et Roger Levy. Julien Schueler, originaire d'Ueberstorf et Chésopelloz, avait travaillé à Neirivue dès 1927 puis s'était installé à La Tour-de-Trême en 1932. Il reprit l'entreprise à son compte en 1938. Il la transmit à ses fils René et Marcel en 1960. René Schueler se retira en 1972, tandis que son frère resta à la tête de l'entreprise jusqu'en 1986. Au début, l'usine produisait des carcasses de fauteuil, puis diversifia son offre en proposant des tables, des chaises et des salons. Dans un marché assez étoffé, la manufacture jouait le rôle de grossiste: elle fournissait des magasins à Bulle, mais aussi à Lausanne ou Montreux, par exemple. Elle utilisait principalement des bois provenant de Suisse allemande (hêtre, noyer, chêne, etc., mais pas de sapin). Firme familiale, elle a toujours comporté une dizaine d'ouvriers venant, certains à bicyclette, de Vuadens, Grandvillard, Bulle, Pringy ou Broc, par exemple. L'usine fut la proie des flammes en 1956. Le bâtiment est actuellement propriété de l'entreprise Brodard et abrite un atelier mécanique.

Après avoir fait tourner de nombreuses scies et autres machines, le canal des Usiniers se jetait dans l'Albeuve avant de retrouver sa Trême originelle à la hauteur du lieu-dit Le Bévaret. Notre petit voyage nous a bien montré son importance économique pour le village de La Tour-de-Trême.

La Tuilière, première «zone artisanale» de La Tour-de-Trême

Dans une autre zone du village, de nombreuses entreprises liées au bois s'étaient également installées: il s'agit de la Tuilière, sur la rive droite de la Trême, où la commune de Bulle

30 AEF, CE III 8, 22 juin 1827, p. 131.

31 AEF, CE III 15, n° 62, 29 octobre 1855, pp. 80-81.

32 Un grand merci à Mme Eliane Schueler, épouse de M. Marcel Schueler et à Mme Marie-Laurette Schueler, épouse de M. René Schueler, pour le chaleureux entretien qu'elles m'ont accordé le 6 août 2007 et dont proviennent toutes les informations sur l'entreprise.

exploita une tuilerie de 1805 à 1825[33]. Aux XIXe et XXe siècles, des artisans du bois s'y installent: un fabricant de meubles, Albert Noll et ses ébénistes, un fabricant de cercueils, Louis Dupasquier (dit Louis à Célestin). De l'autre côté de la route cantonale se trouvait un tourneur sur bois, Théo Ayer, ainsi que M. Garin, fabricant et réparateur de skis (en bois!), qui travaillait aux Boutheys. Non loin de Morand Vins, on trouvait l'atelier de menuiserie d'Albert Buchs, dit Bê-Bê. Citons aussi Meinrad Mooser, charbonnier à l'entrée de la forêt de Bouleyres, un métier remis à l'honneur lors du deuxième conflit mondial, Auguste Débieux, menuisier et fabricant de tabourets, implanté à la place du Carré, Olivier Pythoud, tavillonneur, qui réalisa de nombreux chalets et façades, mais aussi la couverture de la chapelle des Clés. Enfin, le sculpteur Carlo Grisoni a laissé de nombreux témoignages de son art sur bois dans des églises du canton et a façonné la grande croix du cimetière de La Tour-de-Trême[34].

En 2007, quatre entreprises de menuiserie sont implantées dans le village: Defferrard SA, Hubert Grandjean, Dougoud Jean et fils et Ruffieux SA. Ces deux dernières firmes s'occupent également de travaux de charpentes.

Les différentes entreprises qui se sont implantées à La Tour-de-Trême présentent une grande diversité d'activités: la production brute côtoie la manufacture destinée à la population locale (les meubles par exemple) ou à une clientèle plus éloignée (pour les parquets par exemple), ou encore la fabrication de produits pour d'autres entreprises (comme les caisses). Village situé à la limite entre la ville et la campagne, au centre de divers intérêts, profitant de la force hydraulique et de sa situation, La Tour-de-Trême présente une synthèse intéressante des diverses facettes de l'économie du bois en Gruyère.

33 LAUPER, Aloys: «Bâtir sur des cendres», in *L'incendie de Bulle en 1805. Ville détruite. Ville reconstruite*, Bulle, 2005, p. 142.

34 Merci à Mme Elisabeth et M. Max Rime pour toutes les informations concernant ces artisans.

Hélène Caille:

Le Ruisseau des Granges: l'ombre après la lumière

II. Histoire

Jadis notre ruisseau, se frayant un passage
Du moulin de la Trême s'en vint au hameau
«Je suis un travailleur (dit-il en son langage)
Le charpentier des Granges a besoin de mon eau»

Lors, s'éloignant encore de la Trême sa source
Courant dans la campagne, il traversa La Tour
Fit chanter vingt fontaines au hasard de sa course
Saluant la Touraine au lavoir dans son cours

Plus tard, entrant sous terre au cours de son voyage
Alimentant l'usine en son obscur parcours
Il ressortait, joyeux, au milieu du village
En un bisse de bois, près du pied de la tour

Là, son courant rapide et son volume dense
Attiraient, dans leurs jeux, les écoliers du bourg
Pour prévenir toute juvénile imprudence
«Philomène au Syndic» veillait aux alentours

Du bisse, il tournait une vieille roue derrière
Une longue maison, actionnant le métier
D'un habile artisan à l'ancienne manière
Le vieux Jean Stämpfli connu du bourg entier

Puis le ruisseau partait faire marcher les scies
Celles de Louis Rime et des frères Gremion
Après avoir passé par la Parqueterie
A la scie du Transval finissait son action

Extrait d'un texte publié dans «La Gruyère»,
le 8 août 1992, p. 16.